

# TEMPLON

II

HANS OP DE BEECK

*TRANSFUGE*, septembre 2025



La galerie **Daniel Templon** qui fête ce mois-ci ses 60 ans propose dans ses deux espaces une extraordinaire exposition de **Hans Op de Beeck**. Embarquement immédiat pour le rêve et l'étrange. Et rencontre à Bruxelles...

PAR FABRICE GAIGNAULT

# Hans Op de Beeck

La clé  
des songes

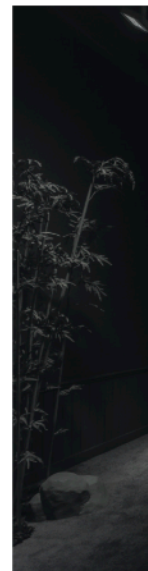
B

ruxelles ma belle, chantait le trop oublié Dick Annegarn. Un quartier « sensible » aux nombreuses femmes voilées et aux dealers à la cool. Parfois, paraît-il, un son pittoresque se fait entendre : une décharge de kalach, comme une sympathique mélodie locale, agite quelque instant l'apparente quiétude belge. « Le roi et la reine sont venus récemment poser pour moi, me confie Hans Op de Beeck, naturellement, avec beaucoup de service de sécurité autour d'eux. La situation était un peu surréaliste ». On veut bien le croire. Hans Op de Beeck est grand, beau, accueillant et disert. D'une trompeuse apparence de réserve, l'artiste qui me reçoit dans les bureaux de son petit immeuble-atelier au design épuré de bon ton, cache en effet bien son jeu. Lancez-le avec une question et les vannes s'ouvrent avec autant de débit furieux que l'eau libérée d'un grand barrage. Son patronyme ne signifie-t-il pas littéralement *Sur le Ruisseau*? Jean Saute-Ruisseau donc, aussi à l'aise dans le dessin, les vidéos que dans la reproduction hyperréaliste en trois D de personnages et d'objets semblant sortis d'une version lynchienne de Pompéi. Si inquiétante que l'on se prend à penser : suis-je mort et eux, vivants? Rêvé-je ce qui semble m'aspirer dans un autre monde? Cette pétrification engendre chez l'observateur un état d'apesanteur ou de narcose étrange, comme si l'intrus se trouvait à son tour pétrifié par un disciple du docteur Frankenstein. L'extraordinaire exposition d'Anvers, tout juste achevée, était à ce titre une expérience inouïe. Ses intérieurs, ses scènes extérieures, natures mortes et silhouettes humaines saisis dans la glaciation d'un temps imaginaire capturaient des moments suspendus

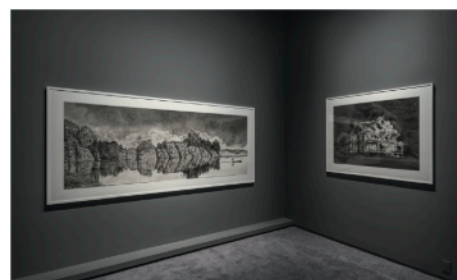
en dehors de toute narration linéaire classique. La double signification de « Vanishing » (« Disparaître soudainement et entièrement » ou « Devenir zéro »), titre commun aux deux expositions parallèles chez Templon rend bien l'idée chez Op de Beeck de ces éclats d'instant pendant lesquels l'être humain se déleste de ses repères « pour glisser vers un état de perte de soi et d'intemporalité ». Ses installations sculpturales monumentales, souvent monochromes, explorent tour à tour la notion de temporalité, mais aussi la mémoire et la condition humaine. Méditation silencieuse et instant d'émerveillement, l'œuvre de Hans Op de Beeck ne cesse d'interroger la relation parfois absurde, entre l'homme et la réalité, telle qu'il croit la percevoir...

### Découvert par Pistoletto

Fils de parents enseignants peu intéressés par l'art, Hans Op de Beeck a longuement cherché sa voie, effectuant tous les petits métiers imaginables pour vivre. Fan de bande dessinée, en particulier de Tardi et d'Hugo Pratt, possédant un bon coup de crayon qu'il utilise à ses heures perdues pour imaginer des mondes en bulles de comic strip, le jeune homme finit par s'inscrire à l'Académie Nationale d'Amsterdam à l'approche de la trentaine. L'un de ses professeurs, le grand artiste italien Michelangelo Pistoletto, remarque ses réalisations de sculpteur au-dessus du lot et le pousse à venir présenter son travail à Milan et à Turin. La suite est connue... Célébré dans le monde entier, le créateur flamand a curieusement longtemps subi l'indifférence polie de ses compatriotes, une anomalie que la récente rétrospective d'Anvers a enfin réparée. « Cette non-reconnaissance locale ne m'a jamais attristé, juste étonné, mais ça n'a jamais été un problème, j'ai toujours eu trop de projets en cours pour m'arrêter sur ce genre de détail », me confie Op de Beeck alors que nous nous dirigeons vers une salle munie d'un petit amphithéâtre avec, lui faisant face, un grand écran servant, entre autres, à projeter régulièrement aux visiteurs professionnels ses travaux sur vidéo : « j'en ai réalisé vingt-cinq à ce jour. Le grand écran me permet aussi d'expérimenter les montages, revenir parfois sur des détails de ces films. J'aime cette pièce car je peux y recevoir des groupes et entamer des échanges lors de débats toujours nourissants ».



© Laura Stevens



© Charles Roussel





← Exhibition views  
© Charles Roussel

« The Vessel, 2024  
Aquarelle sur papier.  
118 x 147 x 3,5 cm  
(encadré). Courtoisie  
de l'artiste et Templon,  
Paris - Bruxelles - New  
York. Photo © Artist's  
studio.

### Inventaire esthétique et sépulcral

Lorsque Daniel Templon, son galeriste français, lui a proposé d'exposer à la rentrée en utilisant les deux espaces parisiens, Hans Op de Beeck y a vu une occasion de jouer avec une dualité offrant un parcours différent que ceux que l'on a l'habitude de rencontrer normalement en galerie. Celui-ci parle plutôt d'expérience visuelle que d'exposition, de « proposition », appelée soyons-en sûrs, à connaître la même intensité émotionnelle que celle rencontrée à Anvers. Sculptures, installations, peintures, vidéos intègrent d'une façon fluide le dispositif mis en scène dans les deux lieux de la galerie Templon. Dispositif créé, me rappelle l'artiste, « pour se retrouver dans un no man's land mental où chacun se dépouille un instant de son identité propre, de sa langue, de son enveloppe terrestre, de son ego, afin d'approcher quelque chose qui ressemblerait au temps suspendu ». Une éternité qui ne dirait pas son nom. Je l'observe, le corps peint de tatouages, pour ce que j'en distingue de ses avant-bras et de son torse recouvert d'une immense tête de mort; la mort, la question centrale de la quête sans fin d'Op de Beeck. La mort apprivoisée avec laquelle vivre à côté, vanité gravée sur son épiderme pour bien lui rappeler à chaque instant l'inanité pascalienne de toute chose, le cancer qui lui a ravi il y a trois ans sa sœur aimée et dont il ne se remet pas, au point que de discrets sanglots dans la voix l'étreignent à l'évocation pudique de cette lumière éteinte. « Qu'est-ce que l'homme dans la nature? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout. » Cette phrase du philosophe de Clermont-Ferrand sied bien à l'artiste flamand mais là où le premier appelle à se désintéresser des choses de ce bas monde, le second en revanche s'en sert comme d'un inventaire à la fois esthétique et sépulcral, recouvert d'un gris uniforme. Un gris de cendre. Le gris, couleur obtenue en mélangeant le noir et le blanc, mais aussi pouvant être créée à partir de deux couleurs complémentaires, comme l'orange et l'azur. Gris Op de Beeck, comme le bleu Klein. Sa marque de création. Son sceau apposé contre l'idée de couleur vive, « anecdotique » à ses yeux.

« J'AIME CRÉER DES  
NO MAN'S LANDS MENTAUX  
OÙ CHACUN SE DÉPOUILLE  
DE SON IDENTITÉ PROPRE,  
AFIN D'APPROCHER QUELQUE  
CHOSE RESSEMBLANT  
AU TEMPS SUSPENDU »

### Enfants tchernobylisés

Je me souviens, lors de la dernière Biennale de Lyon, de ma stupéfaction en pénétrant dans l'espace qui lui avait été imparti, intrusion presque impudique dans un monde figé de caravane et de communauté pétrifiées, d'enfants tchernobylisés, cendré, éteint et vivant réalisé essentiellement en polyester, plâtre mou et bois. Monde suspendu dans le temps et l'espace qui ralentit la marche du visiteur, rend gourds les mouvements. Anesthésie un instant le corps et la pensée. Rien de gratuit, ou d'ironique, dans ce travail, mais au contraire une volonté de sincérité qui passe par le premier degré assumé. Parfois, lui dis-je, certains – critiques, visiteurs – jugent mièvres, emphatiques, sucrées, voire pompeuses, ces représentations d'une humanité entre deux mondes. Op de Beeck balaie ces reproches d'un revers de main : « oui, c'est vrai, certains trouvent mon travail trop kitsch, ou trop light. On me

dit, « Hans, le grand art se construit contre la violence du monde. Il ne peut être que conflictuel et agressif ! » Je me dis : « C'est possible, mais chez moi, il doit être tout l'inverse. » Être un père attentif à ses enfants comme je pense l'être, m'a guéri de toute tentative d'exultation violente. Je revendique totalement l'approche humaniste de mes travaux. A ceux qui trouvent mon travail ringard, trop sucré, trop sentimental, je demande : en quoi faire naître la beauté de la vie quotidienne serait-il ringard ? Je pense même que c'est l'inverse. L'empathie, ce qui nous unit, nous relie, nous apporte réconfort et tranquillité, est ce qui m'intéresse. C'est pourquoi je n'ai jamais cessé de considérer l'art comme une plateforme me permettant de mettre en scène des images faisant référence à la condition humaine ».



← Exhibition views  
© Charles Roussel



« JE DÉTESTE  
LES POSITIONS  
PATERNALISTES  
EN ART. JE NE VOIS  
PAS EN QUOI UN  
ARTISTE SERAIT  
QUELQU'UN  
DE SPÉCIAL  
HABILITÉ  
À DONNER SON  
AVIS SUR TOUT »





© Laura Stevens

### La perte et la mélancolie

L'engagement militant, la provocation frontale, le discours revendicatif àannoncé comme un sermon de curé sont des stratégies artistiques à l'opposé de sa conception du métier d'artiste. Le volubile Hans Op de Beeck déverse devant moi ce qu'il a sur le cœur. Un cœur sensible, presque trop, peut-être parce que tout ce qui entoure cet homme, de bon ou de mauvais, le touche à la manière d'un être électrosensible. « Qui serais-je pour vouloir donner mon avis politique en tant qu'artiste ? J'essaie déjà d'être un bon mari, un bon père de famille et un être humain correct. Je déteste les positions paternalistes en art. Je ne vois pas en quoi un artiste serait quelqu'un de spécial habilité à donner son avis sur tout. J'ai bien sûr mes propres idées politiques et éthiques mais je les garde pour moi. Mon travail parle de la perte, de la mélancolie, de l'inéluctable disparition, mais d'une façon calme. C'est ma voie, ma stratégie, j'aime offrir des moments de tranquillité et inviter chacun, sans pression, à me rejoindre dans mon voyage fictionnel et pour ça, la fiction est

l'outil idéal pour parler de la réalité ». Parce que ces « voyages » ne prétendent à aucun moment incarner la réalité mais vous préviennent dès le départ : ceci est juste une installation, une peinture, une sculpture, un texte. Nous savons tous que ce n'est pas la réalité mais que ça la reflète sans jamais prétendre l'incarner. La fiction, selon lui, est le terreau idéal pour parler de ce qui nous entoure et ce que nous sommes, parce qu'elle ne prétend pas représenter cette dernière mais simplement signifier à chacun : ce que vous voyez devant vous n'est pas vrai, mais c'est une réalité quand même. Précision de l'artiste : « J'aime avant tout sonder la relation complexe entre réalité et représentation, entre ce que l'on voit et ce que l'on se persuade de croire, entre ce qui est et ce que nous imaginons être, tout ceci afin de nous mettre face à notre propre insignifiance et notre absence d'identité ».



### La respiration de l'univers

S'il aime instiller le doute avec ses failles spatio-temporelles, Op de Beeck revendique la modestie comme vertu cardinale. Une modestie qui s'explique par une lucidité par rapport à notre condition humaine. L'immense crâne habillant le torse de l'artiste signe une proximité de chaque instant avec la mort comme une part intrinsèque de son existence. « Si, par exemple, vous souffrez d'un cancer, chaque jour gagné sur l'échéance de la maladie est un cadeau. Et parfois, une personne a besoin d'être malade pour comprendre cela. Beaucoup de personnes sur le point de trépasser, formulent des regrets du genre : « J'aurais aimé avoir passé plus de temps avec mes enfants. J'aurais aimé dire à cette personne que je l'aimais », etc. De même, lorsque je suis près de l'un de mes enfants, je ressens quelque chose au fond de moi qui va plus loin que toutes les histoires de ma vie, comme si l'univers tout entier était en train de respirer dans ce délicat, fragile et beau moment ». Op de Beeck sait de quoi il parle puisque l'un de ses quatre enfants est « un garçon de douze ans avec un cerveau de trois ans ». Ce grand amateur des œuvres de Raymond Carver et Paul Auster qui entre en transe à l'écoute du Magnificat de Bach ou de la musique polyphonique de Thomas Tallis bâtit ses histoires immobiles à partir de ses visions, de ses rêves et de ses déambulations mentales. Ses constructions fictives - installations, films, pièces de théâtre, sculptures, peintures - parlent de violence, de trauma, de malheur, d'une façon sereine. Celles-ci n'aspirent qu'à une chose : offrir un instant suspendu, bienfaisant, en invitant le visiteur à le rejoindre dans ce voyage.

**« IL FAUT IMAGINER QUE VOUS ÊTES DANS VOTRE VOITURE, QUE VOUS ATTENDEZ AU FEU ROUGE, LE PAYSAGE EST DÉSERT, VOUS POUVEZ SENTIR QUELQUE CHOSE D'INQUIÉTANT DANS L'AIR... »**

### Surgissement de l'invraisemblable

Je lui demande : quel artiste contemporain résonne fortement en lui ? Trouve-t-il chez certains une complicité invisible de frères d'armes ? Des noms surgissent, aussi différents que Peter Doig, Thomas Houseago ou encore David Altmejd, trois artistes aux antipodes les uns des autres et à mille lieues de son propre travail, et n'ayant aucune influence sur ses propres recherches. « Les artistes que j'aime bien développent des univers et des problématiques esthétiques très éloignées des miennes. J'ai lu à la Fac les philosophes importants, de Heidegger à Deleuze, qui m'ont révélé ce que je pressentais sans nécessairement pouvoir l'exprimer. Mais plus que des penseurs ou des artistes proprement dits, ce sont davantage des cinéastes comme Hitchcock ou les Frères Cohen qui m'ont encouragé à développer mon art. Un film, un morceau de musique classique m'élèvent dans des strates mentales supérieures. Pourtant je dirais que ma plus grande source d'inspiration est la vie quotidienne, avec ce qu'elle peut comporter de tragique. Je veux parler de la mélancolie des choses qui m'entreint parfois, je veux parler de l'un de mes fils qui me dépasse d'une tête et qui, l'autre soir, s'est soudain endormi comme un bébé sur mes genoux, sur le canapé. Je veux parler des plaisirs minuscules ou tragédies majuscules, tout ce qui façonne notre bref passage sur Terre. En ce sens, ma principale source d'inspiration n'est ni un artiste ni une pensée, mais

↑ *The Fountain* (NWM), 2024, Aquarelle sur papier 130 x 290 x 4,5 cm, (encadré).  
Coutaisie de l'artiste et Templon, Paris - Bruxelles - New York.  
Photo © Artist's studio.

© Laura Stevens



↓ © Courtesy of the artist and TEMPLON, Paris - Brussels - New York.

## PORTRAIT ART

### L'effroi et le frisson

L'un de ses premiers chefs-d'œuvre signalait déjà son esprit singulier : c'était la maquette grandeur nature d'un carrefour de campagne, la nuit, au feu passant alternativement et rapidement du vert à l'orange, de l'orange au rouge. Visualisons ce *crossroad* où ne manque que le spectre de Robert Johnson vendant son âme au diable. Tout est noir, les arbres privés de feuilles ressemblent à de grands squelettes menaçants, c'est l'hiver, on peut sentir le froid, les fossés gelés sur les bas-côtés et les trois seules lumières, aussi brèves qu'hypnotiques, sont celles du feu tricolore. « Il faut imaginer que vous êtes dans votre voiture, que vous avez peut-être un peu trop bu et que vous attendez au feu rouge, le paysage est désert, vous pouvez sentir quelque chose d'inquiétant dans l'air sans pouvoir le définir, l'ombre d'un type surgissant de nulle part vers votre vitre... » L'effroi et le frisson bienheureux à la fois. ●

une simple journée ordinaire. Certainement pas l'art lui-même. Je ne suis pas là pour faire de l'art, je suis là pour faire un art qui ressemble à la vie comme expérience. Je songe à l'univers pas si éloigné de David Lynch dont il me dit aimer la liberté qu'il prenait à être illogique. « Il lui arrivait dans ses narrations, de dédoubler une scène ou de la déformer. Et nous, le public, devons accepter cette liberté. J'adore ça. J'aime quand un roman ou une création quelle qu'elle soit prend soudainement un cheminement très étrange. J'aime quand un créateur emprunte un chemin de traverse et explore quelque chose de totalement inattendu, vous incitant à vous demander : « Que se passe-t-il maintenant ? » Tout artiste doit toujours prendre cette liberté d'aller contre la logique ou l'attendu ». Les potentiels déraillements de la logique, le surgissement de l'in vraisemblable, le mystère inquiétant de mondes perdus, la perte de la notion de temps et d'espace, la présence subtile du merveilleux, le jeu avec les perceptions d'échelle, tout cela explique l'extraordinaire poésie d'une œuvre vertigineuse.

